

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L' Abeille.

13ème Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 11 MARS, 1880.

No. 26.

La langue.

La langue est un coursier. Prenez-en la conduite,
Sinon vous le verrez, poltron prendre la fuite,
Vous traînant malgré vous jusqu'à l'absurdité ;
Ou rétif, indocile, ombrageux, entêté
Vous laisser à *gesta* devant un adversaire ;
Il ne va qu'à pas lents, on bondit en colère,
Et vous fait renverser plus d'un contemporain.

Observez les cochers suivant votre chemin.
Ces enfants du pays, jamais aux grandes villes
La mer ne les porta près de maîtres habiles.
Admirez cependant comme ils ont de sang-froid :
Ils circulent à l'aïse et le passage étroit
Où l'on voit se croiser chars urbains et calèches,
Plein d'essieux menaçants et d'ornières peu sèches,
Pour eux est pays vaste et leur dextérité
Leur fait trouver du jour en pleine obscurité.
On dirait à les voir sans souci, non sans pipe,
Mais jurant tant soit peu par amour du principe,
Qu'ils sont à ne rien faire et entraînés par secret.
Cet art dissimulé, cet absence d'apprêt
Il vous fait l'acquiescer. Si long soit l'exercice,
Bien diriger sa langue est trop noble artifice.
Mais sans perdre de temps, au joug il faut plier
Cet organe mutin prêt à se récrier.

Il faut l'accoutumer à la juste nuance,
A mesurer récits, questions et silence,
A ne pas frapper l'air au dépens du prochain
A ne pas décupler les défauts du voisin.
Que le cœur et l'esprit le tiennent en tutelle.
Il n'est qu'un instrument : à l'ordre qu'on l'appelle.
Autrement avant peu tous les fils conducteurs,
Par lui seront brisés dans ses écarts frondeurs.
Le soin, l'attention, des examens sévères
Pourront le préserver d'habitudes légères,
Et la langue pourra sans bonds irréguliers
Être dans vos combats le meilleur des coursiers.

NEIRDA.

Lettre de Rome.

Collège de la Propagande,
12 février 1880.

Mon cher ami,

L'étranger, qui conduit par un pieux sentiment, arrête son regard sur l'antique amphithéâtre de Vespasien et Titus, pour contempler ces ruines encore vivantes de majesté et de grandeur, voit involontairement passer sous ses yeux mille images et souvenirs. O monument de la vieille Rome ! O colisée ! Que ne peux-tu pas redire au cœur de ceux qui t'interrogent ! Voici l'arène, que rougit tant de fois le sang des bêtes, des gladiateurs et des martyrs. Tout autour s'élèvent encore les superbes gradins, sur les quels, palpitante et féroce comme le lion dans l'arène, une foule innombrable venait assouvir sa soif de sang humain ; ne semble-t-il pas que l'on entende encore les cris, les applaudissements forcés, répondant aux rugissements des bêtes, aux lamentations des victimes ? N'aperçoit-on pas ici César lui-même, donnant le premier l'exemple

de ces joies sanglantes, et le maître du monde avilissant sa couronne dans la honte et l'ignominie ? Un cri résonne aux oreilles du visiteur chrétien, c'est le cri du peuple-roi, de la multitude romaine : " Du pain et des jeux—Du pain et des spectacles."

Oui, le peuple de Rome courait un jour vers le Colisée, pour s'y donner le plaisir des plus cruels spectacles : il allait, paraît-il, contempler l'agonie des disciples du Christ et en eux l'agonie de cette folle religion. Mais un jour aussi, ce même peuple a rebroussé chemin, et la religion, qu'il croyait vaincue, lui imposa le joug, gage de paix et de civilisation. L'on vit alors Rome chrétienne ; l'on vit le peuple le plus fier du monde incliner le front devant l'humble croix du Nazaréen.

Mais est-ce à dire pour cela que le Romain, en acceptant la foi, dépouilla sa nature ? Est-ce à dire que le fait de sa conversion lui fit perdre ces inclinations innées en lui, ce goût ardent des spectacles, dont le Colisée nous rappelle encore à l'esprit les tristes souvenirs ? Nullement, cher ami. Tout ce que la religion a fait, ça été d'adoucir en son cœur ces habitudes barbares et inhumaines, de diriger vers un autre but ses inclinations, et d'y satisfaire en une autre manière plus légitime, par la splendeur et l'éclat de ses imposantes cérémonies.

L'amour des spectacles, tout ce qui peut frapper et émouvoir le regard, c'est donc là ce qui fut toujours un caractère inhérent au peuple romain. Voilà pourquoi aujourd'hui encore, ne faut-il pas s'étonner de voir ce même peuple, au sortir des fêtes religieuses et des cérémonies du culte divin, courir avec tant d'ardeur après les démonstrations profanes, fêter si bruyamment et si frivolement le joyeux carnaval.

Il faut bien, cher ami, que je te parle un peu du carnaval de Rome, puisque pendant onze jours il n'a cessé d'éblouir nos regards d'un spectacle pour nous aussi étrange que nécessaire aux Romains. Il y aurait, je te l'avoue, matière à de trop longues descriptions, s'il me fallait te tracer en entier tous les détails de cette fête, populaire entre toutes, qui ces jours-là, fait l'aliment du pauvre et l'une de ses rares réjouissances. Tu n'as qu'à te transporter par la pensée sur

le Corso, principale rue de Rome, et rendez-vous ordinaire de l'aristocratie. La régularité et les bonnes conditions de cette rue en font chaque année le centre, l'âme de cette réjouissance populaire et universelle. Bordée comme elle l'est des plus beaux édifices de Rome, des plus riches magasins, qui tous ont leur balcon, cette partie commerçante et aristocratique de Rome devient, au temps du carnaval, la Rome agitée, frivole, passionnée, fleurie, folle de plaisirs. S'imaginerait-on voir, en la Ville Eternelle, toute une population prendre part au simple spectacle des courses de chevaux, et cela sur la plus importante rue de la cité, pendant plus d'une semaine ! Voilà bien pourtant, cher ami, l'un des principaux éléments de la fête, les courses, et alors le riche oublie ses soucis, le le pauvre sa misère, le négociant ses occupations. C'est le peuple romain tout entier qui s'oublie lui-même, comme aux jours où ce cri s'échappait de sa poitrine : " Des jeux des spectacles ! " Mais sous les influences d'un nouvel état de vie, le théâtre a bien changé. L'on ne court plus au Colisée : la scène est au Corso.

Voyons ; quelle animation ! quel mouvement et quelle attente ! Pendant que des fenêtres et des balcons pendent gracieusement les guirlandes de fleurs, les joyeuses banderoles, et que la bourgeoisie romaine y a choisi son point de vue, partout ailleurs, et le long de la rue, et sur les édifices et les carrosses, partout des têtes humaines, partout l'espoir d'un plaisir momentané. Qu'est-ce donc ? Cinq chevaux, qui, libres de tout frein, sont lancés à la course, et, sensibles aux applaudissements dont on les honore, effleurent à peine le sol de leurs sabots légers. Le spectacle, il est vrai, ne dure qu'un moment, mais il sera renouvelé demain, et du reste autre chose appelle encore les yeux avides de la multitude.

Desendons dans la rue vers les cinq heures du soir. C'est le temps des mascarades. Les costumes les plus bizarres, aux couleurs les plus vives, et les plus variées, les figures les plus sympathiques frappent le regard, et attirent l'attention du passant. L'on chante, l'on crie, l'on danse sur les places : la foule suit, regarde, écoute, et forme le cercle autour des masques. Hier en particulier, der-

nier jour du carnaval, je croyais voir la moitié de la population sous ces accoutrements étranges et intéressants aux yeux du peuple. Sur l'immense *Piazza del popolo*, il fallait considérer de près le mouvement extraordinaire qui s'y faisait en tous sens, pour avoir un idée de la fête. Ici des chars, ornés de fleurs et de draperies, montés par les plus gentils personnages : là des cercles de danseurs et de curieux : plus loin des processions de jeunes gens, portant bouquets et drapeaux. Jamais pareille variété de spectacle ne s'était offerte à ma vue et l'on pouvait le dire alors : " Demain, pauvre peuple, tu déposera ces fleurs et ces couronnes : un peu de cendre viendra t'apprendre ce que tu es, et ce que valent tout ses plaisirs."

Que voulez-vous ? Le carnaval fait partie essentielle de la vie du Romain. Et j'oserais dire que le mendiant prèdèrerait plutôt manquer du morceau de pain que la charité publique lui proenre, et voir toutes ces dépenses, faites à l'avantage et pour le plaisir des yeux. Le gouvernement soutient et encourage ces fêtes. Il y avait aussi carnaval sous le pouvoir des Papes, et ceux-ci, comprenant les besoins du peuple, ne croyaient pas refuser d'y satisfaire dans la mesure de la convenance chrétienne. Que la licence puisse maintenant prendre pied sous le nouveau gouvernement, rien d'étonnant en cela. Rome civile a perdu la main qui en faisait le bonheur et la force, l'œil vigilant qui seul pouvait tout maintenir dans les justes limites.

Quoiqu'il en soit, cher ami, le carnaval nous a aussi prêté à nous ses plaisirs, bien autres toutefois que les mascarades du soir et les courses du Corso. Tu te rappelles que le sept de ce mois, la catholicité sentait renaître en son âme ce vif sentiment de douleur, qui la frappa si amèrement il y a deux ans dans la perte de l'immortel Pie IX. Le croirais-tu ? Quelques Propagandistes fortunés, et j'étais du nombre, ont eu ce jour-là l'insigne bonheur de franchir les portes sacrées du Vatican, et de pénétrer dans la chapelle Sixtine pour y assister au service anniversaire du Pontife défunt.

L'auguste Léon XIII occupait le trône pontifical : presque tous les Cardinaux étaient à leurs sièges, dignes et dévoués ministres de leur glorieux chef : en outre, à part la noblesse romaine, l'on pouvait remarquer les plus illustres personnages, comtes et ambassadeurs des pays étrangers. Il y avait donc là les plus hauts représentants de la société civile et religieuse, venant pieusement déposer leurs hommages, payer le juste tribut de prières et d'amour sur la tombe de Celui qui fut à la fois grand pontife et grand roi. Dans ce spectacle et cette assistance, l'on admirait je ne sais quoi d'auguste et de touchant.

Pourtant, et malgré tout l'intérêt de la cérémonie, comme l'esprit se laissait facilement entraîner à la contemplation des chefs-d'œuvre qui attachent à la chapelle Sixtine un nom impérissable, Michel-Ange. En face de vous, sur le mur de l'autel, votre regard s'arrête devant l'immortelle peinture à fresque du jugement dernier. Vous avez là, au centre Jésus-Christ, roi et juge, qui, d'un geste formidable, précipite les réprouvés au fond des abîmes, tandis qu'autour de lui se pressent les élus. Malgré que les couleurs soient bien rembrunies par le temps, chaque sujet conserve encore son expression vive et naturelle. Il n'est pas nécessaire d'être artiste pour admirer. La voûte porte différentes peintures depuis la création jusqu'au déluge. Rien de plus beau, de plus grand que le Père Éternel, entouré d'anges et porté sur les nuages, qui, par le contact de sa main, communique au premier homme le souffle de vie. De chaque côté du sanctuaire apparaissent les figures inspirées des prophètes et des sibylles, puis divers sujets, représentant les principaux traits de l'Ancien Testament et de la vie du Sauveur. Partout, dans cette chapelle, c'est la religion qui parle par la voix de l'art, par l'expression du pinceau, et tout respire la grandeur et le génie.

M'as-tu pardonné ces distractions pendant l'office divin ? Écoutons maintenant ! Quelle est cette voix grave et sainte, belle et majestueuse, qui offre à Dieu les dernières prières du *Liberato* pour l'âme de Pie IX ! Mais c'est la voix du Pontife lui-même, de Léon XIII priant pour son prédécesseur. Tous tendent l'oreille, et ont le cœur ému. Qui ne le serait pas ? Le Saint-Père invoquant les miséricordes de Dieu en faveur d'une âme pure et sainte, d'un Pie IX cher à tous les cœurs ! Léon XIII demandant sans doute, avec le repos de l'âme du défunt son courage, sa force d'âme, et son imperturbable magnanimité au milieu des plus critiques vicissitudes de la vie ! N'y a-t-il pas là de quoi remuer les fibres les intimes du sentiment religieux, dans l'âme sincèrement attachée au siège apostolique !

O usurpateurs aveugles et impies, voyez et frémissez ! C'est en vain que la force de vos armes essaie de tenir captif le Pontife-Roi. Non, cette âme fière, auguste et sainte, ne connaît pas de chaînes. Elle est libre, elle prie, elle s'élève sur les ailes des anges jusqu'au trône de Dieu, elle vole dans le cœur des fidèles et se communique à tous. Cette voix surnaturelle est comme l'étrincelle de lumière qui jaillit à tous les regards, comme le trait électrique qui va porter à chaque membre de la catholicité le sentiment et la vie. Pie IX, prisonnier du Vatican, ne règne-t-il pas

glorieux sur le trône des élus ! Léon XIII, héritier des vertus de Pie XI comme de ses malheurs, a aussi pour lui Jésus-Christ qu'il représente, des âmes qui le chérissent, et d'immortelles promesses. Espérons.

1.

L' Abeille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 11 MARS 1880.

Cours publics.—Sur l'art.

Si *L' Abeille* n'écoutait que ses désirs elle se dirait jalouse de publier la magnifique conférence de Son Honneur le Juge B. Routhier, prononcée, jeudi soir, à l'Université Laval. Car, pour elle qui ne vit pour ainsi dire qu'en vue du souvenir, ce serait une bien grande satisfaction d'enregistrer dans ses colonnes des paroles aussi nobles et aussi entraînant : paroles qui, après des années, seront encore là, s'adressant à la fois au cœur et à l'intelligence pour toucher et convaincre. Mais puisque le destin l'a faite *légère*, sachant en outre, qu'une renommée plus digne s'emparera de cette œuvre magistrale, elle reste dans sa sphère accoutumée avec une courte et faible analyse, propre seulement à jeter une ombre sur ce qui brille d'un vif éclat. Elle se dit de plus qu'aucun de ceux qui ont eu le plaisir d'assister à la conférence de jeudi dernier n'oubliera cette parole agréable, ce geste délicat, ces pensées brillantes, ce style magique et cette foi ferme et convaincue, reconnue depuis longtemps à l'illustre conférencier.

Le sujet qu'il avait choisi était l'art en général. Mais l'art c'est la manifestation du beau ; or c'est tout un monde que le beau.

Soit qu'il se présente à nous sous la forme d'un spectacle grandiose, d'une musique enchanteresse, d'une œuvre splendide, le beau n'est jamais qu'un reflet, une ombre de ce beau réel, de ce beau idéal, conçu par l'intelligence de l'artiste dans un sublime élan vers son Créateur.

Quelle est la grandeur de ce beau idéal ? Le génie seul le sait et le génie reste impuissant à nous le dire. Car, pour se manifester, il a besoin lui aussi d'employer des signes qui, précisément parce qu'ils sont matériels, restent toujours inférieurs à sa pensée, surtout, lorsque, déployant ses ailes, elle s'élève, jusqu'au sommet des cieux, et là, dérobant au ciel, ses ineffables beautés, elle veut communiquer à la terre ce qu'elle a vu de Dieu, des choses invisibles, de ces conceptions infinies que l'intelligence n'atteint qu'à peine, entrevoit un moment,

et qui passent comme des éclairs. Ces reflets sublimes, elle voudrait les fixer mais ils ont disparu avant qu'elle ait pu comparer son expression imparfaite avec l'idée qu'elle voulait rendre. Ainsi de tout ce que peuvent le ciseau et le pinceau, de tout ce que peut la parole, rien n'arrive à contenter les justes exigences du génie.

Mais, ce beau idéal, existe-t-il réellement ? On faut-il admettre avec les réalistes que le secret du beau est dans la nature seulement et pas au-delà ? Si nous admettions cette opinion, ce serait nier à l'intelligence les illustres prérogatives qui lui sont propres et donner à la matière liberté complète d'exercer dans le monde idéal son influence délétère. Ce serait couper les ailes au génie, le retenir captif loin de sa patrie et lui fermer les portes de l'infini ; ce serait l'anéantir. Non, le beau idéal existe ; et si tous ne l'entrevoient pas, c'est que le génie n'est pas un don commun à tous les hommes.

Pour répondre à l'école réaliste, l'illustre conférencier nous a parlé de l'influence des idées religieuses sur les créations du génie. Il nous a montré l'art grec atteignant son apogée avec Phidias, pour décroître avec ses successeurs, du moment que ceux-ci abandonnèrent le domaine des idées supérieures pour entrer dans celui des sens et de la nature.

Puis, abordant l'absurde accusation lancée par les libres penseurs à la face de la sainte Eglise catholique, il nous l'a montrée cette Eglise, guidant les intelligences artistiques et atteignant des hauteurs que jamais aucun génie n'a pensé atteindre en dehors de son sein. Qu'avons-nous besoin des divinités païennes ? Le christianisme n'est-il pas une mine inépuisable pour le génie des artistes ?

Ses mystères, sa doctrine, ses saints, son Christ, sa Vierge immaculée, est-ce donc là un spectacle incapable de parler aux âmes grandes et sensibles ? Si après cela l'artiste abandonne ses instruments de désespoir, ce ne sont pas les inspirations qui lui manquent, c'est plutôt parce que l'idéal conçu défie toute force humaine et tout génie terrestre.

Sans doute, dans les premiers temps du christianisme, l'élan des arts se ralentit un peu, au moins dans l'architecture et dans la peinture. Cela se conçoit ; car, les persécutions sanglantes des Césars forcèrent les premiers chrétiens de se retirer dans les catacombes. Ensuite, issus pour la plupart des classes infimes du peuple, n'ayant pour ainsi dire aucune instruction préalable, ils ne demandèrent ni au pinceau, ni au ciseau, ni au marbre de publier les merveilles du christianisme. Et après tout, le Christ n'est pas venu sur la terre pour enseigner la peinture ou la sculpture.

Mais viennent des temps meilleurs, et

le christianisme se glorifiera de ses Fra Angelico, Guido, Cimabue et de tant d'autres dont les œuvres ont échappé à la destruction du temps. D'ailleurs ne suffirait-il pas à ces temps primitifs d'avoir produit ses Augustin, ses Ambroise, ses Basile, ses Grégoire ? L'éloquence n'est pas le théâtre où le beau idéal se manifeste avec le moins d'éclat.

L'opinion des réalistes de tous les temps est donc détruite de fond en comble, et le christianisme apparaît radieux, seul capable de donner à l'artiste les vraies, les nobles conceptions du génie ; ainsi l'art ne sera rien autre chose que l'intelligence humaine en communication avec Dieu, cherchant à donner à ses conceptions une forme immortelle. Définition magnifique qui me permettra une dernière réflexion.

Cette forme immortelle que le marbre et la toile revêtent si rarement, ne devient-elle pas plus facile à trouver dans la parole ? Car, la parole n'est pas seulement le marbre qui prend forme et vie sous l'inspiration de l'artiste, c'est encore l'expression la plus vivante de la pensée. Or, quoi de plus beau que la pensée revêtue de tous les charmes de la parole ? Je n'en vois pas. Voilà ce qui explique ce mot qui se pressait sur nos lèvres pendant et après la conférence : c'est beau, voilà le beau ! parce que notre intelligence avait rencontré avec bonheur cette forme immortelle, heureux apanage des privilèges de l'esprit et du talent.

Société Laval.

Dans le concours pour le prix Tachereau, M. J. Bausset a pris l'annexion pour sujet de son discours. Il s'est sur tout attaché à démontrer que l'annexion aux Etats-Unis, sans être utile au commerce et à la prospérité du Canada, serait encore la ruine de notre langue, de notre religion et de notre nationalité.

Société S. Louis de Gonzague.

Jendi dernier, trois jeunes membres, MM. A. Bussière, J.-B. Dufresne et Ali Mercier, ont fait leurs premières armes à la tribune.

M. A. Bussière a rendu avec assez de bonheur uno fable de Lafontaine : *Le loup et l'agneau*. Sa voix est énergique et se prête bien à l'expression de la colère. malheureusement la mémoire, cette esclave indomptée, qui joue tant de mauvais tours aux pauvres élèves, travailla vers la fin : ce qui enleva du naturel à la gestulation jusqu'à variée et à propos.

Avec un morceau plein d'intérêt et de sentiment : *Le compagnon de route*, M. J.-B. Dufresne, no pouvait manquer de plaire à son auditoire. Ses gestes, peu nombreux, ont été bons, et ses inflexions

naturelles. Mais on aurait aimé plus de variété dans les dialogues que contenait son discours.

Dans le *Somp d'Althé* M. A. Mercier a été énergique et plein d'entrain. Plusieurs de ses auditeurs ont tremblé à la vue de *l'homme à l'épée* que le traître enfant plongea tout entier dans le sein de la reine impie et meurtrière. M. A. Mercier avait été proclamé membre le même soir, et il voulut tout de suite montrer sa bonne volonté. Il sut faire mieux, il nous intéressa, et nous espérons l'entendre de nouveau.

Ou procéda ensuite à l'élection des nouveaux officiers, et le dépouillement du scrutin donna le résultat suivant :

- Président ; M. E. Gingras.
- Vice-président ; M. Jos. Gingras.
- Secrétaire ; M. A. Fournier.
- Premier censeur ; M. J. Chaffers.
- Second censeur ; M. Am. Gosselin.

La milice à Ste-Anne.

La Gazette des Campagnes nous apprend que quarantes élèves du cours latin du Collège de Ste-Anne ont commencé un cours régulier d'exercices militaires sous la direction du sergent Chs. Howard Hewlet.

“ Les exercices gymnastiques, dit la *Gazette*, auxquels on astreint les jeunes militaires sont un peu fatiguants, mais c'est pour eux une véritable récréation hygiénique. Il faut que le militaire, avant d'être initié au port des armes, s'étudie à assouplir et à développer son corps ; aussi sont-ils tout zèle dans ce genre d'exercice qu'ils font, malgré leur quinze jours seulement de pratique, avec une précision, une régularité vraiment militaire, à la grande satisfaction de M. le sergent instructeur, qui nous a dit être très-satisfait du progrès de ces jeunes soldats.

“ Si les exercices se continuent aussi, nous croyons qu'à la fin du mois, il y aura plusieurs gradués.”

Nos félicitations et nos meilleurs souhaits à nos confrères soldats.

Premiers.

- | | |
|------------------|---|
| | <i>Physique.</i> |
| H. Lessard, | Philosophie et minéralogie. |
| G. Bronsseau, | Philosophie. |
| A. Eérubé, | Minéralogie. |
| | <i>Mathématiques.</i> |
| A. Angers, | } Philosophie. |
| E. Paré, | |
| M. Moreau | |
| E. Roy, | Géométrie, 2 fois. |
| | Géométrie. |
| | <i>Rhétorique.</i> |
| E. Dorion, | Version latine. |
| M. Brophy, | Anglais. |
| | Seconde. |
| G. Hamel, | Narration française et version grecque. |
| | <i>Troisième.</i> |
| E. Plamond.n. | Version latine et vers latins. |
| F.-X. Fenilault, | Version grecque. |
| J. Jennings, | Anglais. |
| | <i>Versification.</i> |
| J. Edge, | Version grecque. |

	<i>Quatrième.</i>
P. Masson,	Version grecque.
S. Bernard,	Géographie.
T. Frépanier,	Thème grec.
	<i>Cinquième.</i>
A. Mercier,	Exercice français et anglais.
C. DeGasse,	Version latine.
	<i>Méthode.</i>
J. Remillard,	Anglais.
	<i>Sixième.</i>
H. Simar,	Version latine et histoire.
L. Papillon,	Exercice français.
	<i>Septième.</i>
	Éléments latins.
F. Rousseau,	} Arithmétique.
J. Lapointe,	
A. Huot,	
V. Brunet,	
	<i>Éléments</i>
N. Grégoire,	} Arithmétique.
J. Dabé,	
C. Brochu,	} Exercice français.
L. Héribé,	
T. Delisle,	
A. Rivard,	
A. Blouin,	Éléments latins.

Nécrologie.

Jean-Jacques mourait à l'Hôtel-Dieu, à l'âge de 82 ans, 1 mois et 5 jours, Madame Thérèse Defoy Hamel, épouse de M. Victor Hamel et en seconde nocces de M. F. Buteau. Elle était mère de M. le Supérieur du Séminaire. Ses funérailles eurent lieu dans l'église de l'Hôtel-Dieu, samedi à 9 heures. M. le Curé de Québec fit la levée du corps, M. l'abbé M.-E. Méthot, Vice-Recteur de l'Université, chanta le service, assisté des abbés E. Marconx et C.-A. Marois, comme diacres et sous diacre. Mgr l'Archevêque chanta lui-même l'absoute.

On remarquait au chœur Mgr l'Archevêque, Mgr B. Piquet, M. le Curé de Québec et plus de trente prêtres accourus des différentes parties de la ville et des campagnes environnantes.

Nos confrères du chœur de l'orgue ont chanté à cette occasion la messe de *Requiem* harmonisée, sous la direction de M. l'abbé G.-R. Fraser.

Madame Buteau était connue de tous les pauvres de Québec, pour son indistricieuse et inépuisable charité. Les petits orphelins des Sœurs de la Charité, assistaient à ses funérailles. Aucune oraison funèbre devant Dieu ne vaut la prière du pauvre s'élevant pour un bienfaiteur. Une foule de citoyens remplissaient la nef.

Madame Buteau a été enterrée dans l'Eglise même de l'Hôtel-Dieu. Elle resto pour ainsi dire, sous la garde de sa fille, la mère Ste-Rose, religieuse de l'Hôtel-Dieu.

R. I. P.

Le tableau de St Louis de Gonzague à la chapelle du Petit-Cap.

Ceux qui ont visité le Petit Cap ont dû remarquer, dans l'élégante chapelle qui avoisine le Château Bellevue, le tableau placé au dessus du maître-autel. Il représente St Louis de Gonzague, protecteur de la jeunesse. Cette modeste toile est très-ancienne; elle remonte à

l'époque de la domination française. Nous empruntons aux *Annales du Petit-Cap* la légende de ce morceau de peinture religieuse:

"M. B..., comme on l'a déjà dit, est le vétéran du Petit Cap; il en parcourait les sentiers lorsque la plupart de ses habitants actuels étaient encore inconnus de ce monde, et sa mémoire encore fraîche a conservé une foule de délicieux souvenirs du temps passé, qu'il narre avec un charme indescriptible. Il nous a tenus suspendus à ses lèvres une grande partie de l'après-midi, pendant qu'il faisait sous l'orme, près de la chapelle, un cours d'histoire ancienne.

"C'est à cette occasion que M. le Supérieur nous a rapporté une légende qu'il tient du défunt M. Besserer. Il paraîtrait que le tableau de St Louis de Gonzague, qui se trouve au-dessus du maître-autel, était autrefois, il y a de cela plus d'un siècle, suspendu dans une chapelle attenante à l'établissement de Mgr. de Laval, à la grande ferme. Un jour, c'était en l'année 1759, on dit que des larmes coulèrent des yeux du saint. On y vit le présage d'un grand malheur, et effectivement, quelque temps après, les anglais mettaient tout à feu et à sang dans la paroisse et brisaient l'avenir du collège, dont les commencements semblaient promettre une si longue durée. M. B... nous a alors raconté "l'origine de la ceinture verte";—mais comme on désespérait de pouvoir rendre l'histoire en termes convenables, on a décidé de la conserver uniquement parmi les traditions orales."

Nous compléterons cette légende en publiant les vers suivants qui encadraient le tableau de St Louis de Gonzague, avant qu'on lui eût mis le cadre qu'il a maintenant.

"Si vous avez terni le lys de l'innocence,
Rendez-lui son éclat en le baignant de pleurs.
Lorsque Louis innocent aime la pénitence,
Un coupable en peut-il repousser les rigueurs?"

Ces vers nous sont venus de M. l'abbé L.-E. Bois, curé de Maskinongé. Nous nous permettons de lui offrir nos plus sincères remerciements.

La même chapelle du Petit-Cap renferme quatre autres tableaux, une Madone, St Joseph, St Augustin et St Vincent de Paul, ces quatre peintures sont dues au pinceau de M. A. Plamondon.

INDULGE.

En vacances.

Comment et pourquoi, le 20 juillet 1868, on fit des crêpes au Petit Moulin.

Nous avons déjà dit qu'au Petit Cap se tient un journal destiné à transmettre à la postérité la plus reculée les faits et gestes des heureux mortels qui vont y passer leurs vacances. Ces annales contiennent une foule de pages très-intéressantes, même pour ceux qui ne sont pas au courant des us et coutumes du Château Bellevue. Le regretté M. Doherty a écrit presque tout un volume, où il a semé à pleine main la fine fleur de cet esprit

primo-sautier qui rendait son commerce si agréable. Nous en extrayons le récit d'une expédition qui se fait religieusement une fois au moins par vacances.

"Lundi, 20 juillet.—M. G... est parti cet après-dîner. C'est assez dire pour faire comprendre toute l'étendue de la tristesse qui s'est répandue en ce jour néfaste dans les cœurs de tout les habitants du Petit Cap. Ce monsieur, qui a illustré nos annales de plusieurs pages charmantes, a bien voulu enrichir la bibliothèque d'un volume de prix. Disons de suite cependant, que ses présents ne valent pas sa présence. Son départ nous laisserait un deuil inconsolable si nous n'avions la douce espérance de le revoir au milieu de nous avant la fin des vacances.

"Pour noyer notre chagrin nous sommes allés au Petit Moulin, vers deux heures et demie, et comme il se trouvait que nous avions avec nous de la farine, du beurre, des œufs, du sucre et,—imaginez l'heureux hasard—des poêles, l'idée nous est venue de faire des crêpes. Ce fut M. l'Econome qui en fit la proposition, mais elle fut rejetée tout d'abord à la presque unanimité, comme chose incompatible avec la douleur qui voilait nos âmes.

"Voyez donc! Aller répandre des soupirs au bord de la Friponnie et puis, nous doubler presque aussitôt en crêpes grasses. Tut! Tut!

"M. l'Econome tenait cependant à son idée, et, comme il est d'une éloquence entraînant, il ne tarda pas à réunir des partisans. Les esprits s'échauffèrent, et la discussion, une fois engagée, menaçait de se prolonger indéfiniment, lorsqu'un incident fortuit vint clore les débats et donner gain de cause à l'Econome.

"Pendant que les plus sages délibéraient, les *Petits* s'étaient amusés à ramasser des bouts de bois et des branches sèches, dans le ne sais quel dessein; mais voilà que M. S...—soit par ruse ou par malice—laisse tomber au milieu cette matière inflammable les débris d'une allumette avec laquelle il venait d'allumer sa pipe. Un magasin de poudre n'eut pas sauter plus prestement. En un instant, les branches craquaient, le feu se communiquait et les flammes pétillaient à travers une fumée épaisse.

"On n'y tint plus.

"M. R... se mit à casser les œufs, M. L... à détrempier la farine, M. P... à raffiner le sucre et M. B... à distribuer la graisse dans les poêles.

"On constata chez M. D... un véritable talent à virer les crêpes, et de fait le premier prix lui fut décerné à la fin du repas. Plusieurs convives, jaloux de son succès vourent s'essayer avec lui, mais leurs efforts aboutirent à une défaite signalée: chaque crêpe qu'ils tournaient tombait tristement en demi-lune au fond de la poêle.

"Nous revînmes au Petit Cap à 5½ heures."